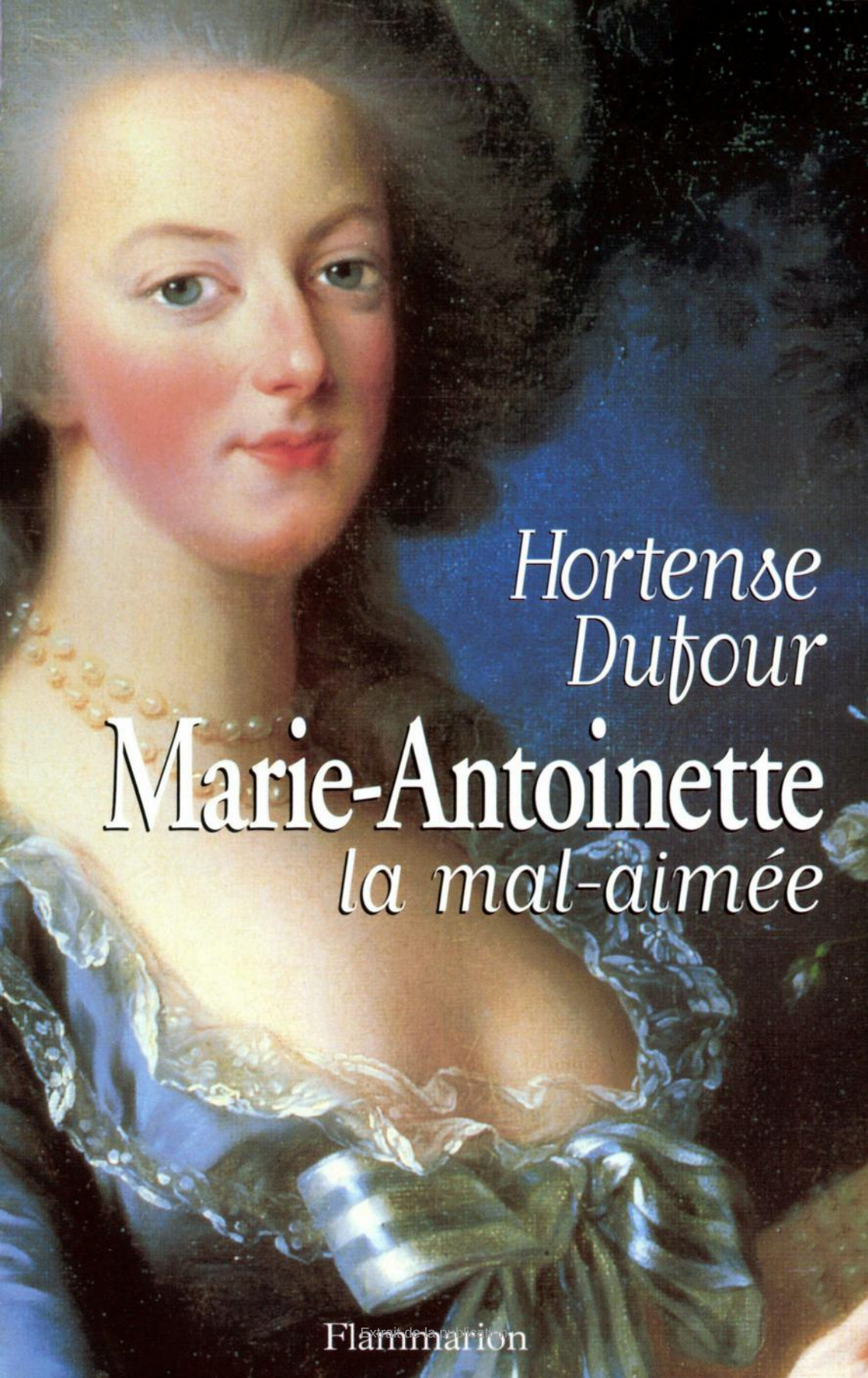

Hortense Dufour

Marie-Antoinette
la mal-aimée

Flammarion

Extrait de la publication

Marie-Antoinette
la mal-aimée

Tout a commencé par une jeunesse heureuse à Vienne. Née un 2 novembre 1755, « Madame Antoine » pour sa famille, « Marie-Antoinette » pour les Français, est la quinzième enfant de la puissante impératrice Marie-Thérèse d'Autriche qui a patiemment négocié son mariage avec le futur roi de France. C'était en 1770, elle avait quinze ans, un frais visage rose entouré de boucles blondes, une taille faite à ravir, une peau « d'une blancheur éblouissante », des yeux de porcelaine bleue. Tout a continué tel un conte de fée où la jeune reine de vingt ans, insouciante, trop rieuse, peu instruite tenta d'oublier une ombre à ce rutilant tableau : la non consommation de son mariage avec le Dauphin, d'un an plus âgé qu'elle, le malheureux Louis XVI. Il fallut sept années pour que la reine devienne enfin mère de son premier enfant.

Marie-Antoinette se consola de ses difficultés conjugales par des fêtes sans fin, de folles dépenses en toilettes et bijoux, un entourage sans scrupules et une passion pour le Suédois Axel de Fersen, amoureux d'elle, qui tenta tout pour la sauver. Maladroite, elle multiplia les imprudences d'étiquette et financières qui alimentèrent la rumeur et les pamphlets injurieux et obscènes. L'affaire du collier, sombre escroquerie, marqua le tournant fatal. De l'adoration, l'opinion passa à la haine. Et même à la haine de l'Ancien Régime qu'elle symbolisait. On la surnomma « L'Autrichienne ». Elle trahit, dit-on, la France et ose informer Vienne de la politique du roi.

Quand la révolution éclata, Marie-Antoinette changea, devenant une vieille femme aux cheveux blanchis par les épreuves. Avec la fuite ratée à Varennes, l'épouvante d'apercevoir sous ses fenêtres à la prison du Temple la tête de son amie la princesse de Lamballe, la mort du roi le 21 janvier 1793, l'enfermement à la Conciergerie où elle ne revit plus jamais ses enfants, son destin devint tragique. La reine changea, se transformant en femme digne dans l'adversité. Guillotinée alors qu'elle n'avait que trente-huit ans, elle est devenue l'objet, aujourd'hui, d'un véritable culte. Serait-elle, avec le temps, le secret remords des Français ?

Hortense Dufour a déjà publié de nombreux ouvrages chez Flammarion. On peut citer dans le genre de la biographie : La Comtesse de Ségur, Cléopâtre la fatale, Néron, *et un* Colette *aux éditions du Rocher.*

Hortense Dufour

Photo : © Fréderick Morellec / Flammarion

ISBN : 978-2-0806-7776-1
9 782080 677761
editions.flammarion.com

Couverture : Vigée-Le Brun, portrait de la reine Marie-Antoinette dit « à la rose ». Châteaux de Versailles et de Trianon. © Photo RMN.

22 €

Flammarion

Extrait de la publication

Marie-Antoinette
la mal-aimée

Extrait de la publication

Hortense Dufour

Marie-Antoinette la mal-aimée

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2001
ISBN : 9782081293199

Pour Georges, Victoria,
Mathias et Gaspard,
et Mademoiselle Zou aussi.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

MADAME ANTOINE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chapitre 1

AU SAINT JOUR DES MORTS

Maria, *Antoine,* Josepha, Johanna.

Marie-Antoinette, Joseph, Jeanne de Lorraine.

Elle est née à Vienne, le 2 novembre 1755, au saint jour des Morts. Elle est née au lendemain du tremblement de terre de Lisbonne. Elle est née au palais impérial de la Hofburg où les courants d'air font mugir les portes. On l'appelle Madame Antonia et surtout « Madame Antoine », cette dernière fille de l'impératrice Marie-Thérèse. Les feuilles mortes s'envolent, entourent la Hofburg d'un halo rouge.

Il est sept heures du soir, les bougies éclairent mal la chambre impériale où va se relever, si vite, celle qui vient d'accoucher pour la quinzième fois. Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, reine de Bohême et de Hongrie, « le roi Marie-Thérèse » comme la baptisent avec respect les magnats hongrois. Pendant la naissance, son époux, François Stéphane Ier de Lorraine, assiste avec leur fils aîné, l'archiduc Joseph, à l'office des morts. Marie-Thérèse contrôle ses douleurs, une à une, sans une plainte et sans trembler. Cette souveraine âgée de trente-huit ans, ce despote modéré à la fermeté d'acier, stratège et diplomate subtil, estime nécessaire d'offrir à ses pays une nombreuse progéniture et de donner l'exemple d'une épouse soumise. Cela fait partie de la construction d'une grande Autriche qu'elle mène de main de maître. L'Autriche, grâce à sa vaillance conjugale, est devenue le principal

Extrait de la publication

vivier européen en princesses et archiducs. Bien les marier assurera un accroissement des alliances et de son pouvoir.

Au roi Marie-Thérèse d'être à la fois cette grande souveraine et cette matrice indéfectible.

Maria, Antoine, Josepha, Johanna, Madame Antoine.

Marie-Thérèse a méprisé les douleurs, cet après-midi de novembre où la nuit tombe si vite. Elle a demandé à consulter les dossiers de la Silésie. Ceux de la Bohême. Ceux qui projettent le renversement des alliances. Il y a tant d'années que la maison d'Autriche est en guerre contre la France, cette France de Louis XV et de son ministre Choiseul, cette France pleine de sympathie pour son pire ennemi, Frédéric de Prusse, l'ami de Diderot et de ce Voltaire antéchrist, qu'abhorre Marie-Thérèse. L'enfant va naître, mais le souci politique l'emporte. Ces misérables contractions sur ce lit trop étroit n'empêcheront pas l'impératrice de rester vigilante. La douleur, la vraie, serait de voir sombrer l'œuvre de tant d'efforts.

La chambre des noces, la chambre des naissances. On ne touche à rien à ces meubles raffinés et sans confort. L'étiquette reste maîtresse de tout comme Marie-Thérèse est le maître de cet empire. Sans jamais s'apitoyer sur elle, quelles que soient les occasions. Deuils, naissances...

Son obsession, le temps de cette grossesse dont elle s'est à peine souciée, a été d'entraîner la France aux côtés de son pays, de faire de l'ennemie de toujours une puissante alliée. Le roi Marie-Thérèse a su créer un revirement : unir ces Habsbourg avec ces Bourbons qui la dédaignent et la craignent. Réussira-t-elle une alliance plus prestigieuse ? Établir un de ses enfants à la cour de Versailles ? Mêler à jamais le sang de sa maison à celui des rois de France ? Sa progéniture n'en est pas encore à de très grands mariages. On convoite Naples et Parme à travers les unions en projet des archiduchesses Marie-Josèphe et Marie-Amélie, mais est-ce suffisant ? Une nouvelle fille pourrait bien être l'enjeu d'une union avec la France. On ne fait pas d'un archiduc d'Autriche un roi de France, mais on peut toujours marier une archiduchesse à un Bourbon régnant. Elle saura, elle, le roi Marie-Thérèse, y

mettre le temps et la patience. Une fille peut avoir du bon dans un tel enjeu.

Sa fille, Maria Antoine Josepha Johanna.
Sa fille, Madame Antoine.
Marie-Antoinette.

La paix conclue au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748 (elle était encore grosse d'un enfant), avait été de si courte durée ! Les Bourbons et les Habsbourg sont en guerre depuis trop longtemps. En France, on parle de l'Autriche tel un funeste oiseau de mort. À Versailles, Mesdames, filles de Louis XV, Marie-Josèfe de Saxe, épouse du Dauphin, mère de Louis-Auguste, futur Louis XVI, et le parti dévot, surenchérissent de haine contre tout ce qui est autrichien. Quelle différence y a-t-il entre une guerre de trente ans, de cent ans ou de sept ans ? Les champs d'Europe sont couverts de sang, les ombres s'accrochent aux nuages. Voilà des années que Marie-Thérèse, souveraine tragique, clairvoyante, tente de sauver son héritage, et de reprendre la Silésie volée par son pire ennemi, Frédéric II de Prusse. Marie-Thérèse, la digne fille de Charles VI, souveraine à l'âge de vingt-trois ans (son père n'avait que des filles), mariée à ce prince de la maison de Lorraine, mesure sa solitude. Seule, face à ce roi époux sans envergure qu'elle avait réussi à faire couronner empereur en 1745 et dont l'unique fonction a été de l'avoir engrossée, tout en la trahissant auprès de filles sans vertu. Est-ce pour cela que le roi très catholique Marie-Thérèse fait fouetter sans pitié les filles publiques ? Elle n'est dupe de rien ni de personne. Seule, dans ces guerres continuelles, à maintenir la grandeur de l'Autriche, si morcelée, si fragile au fond. Elle a su en faire une puissance que l'on craint. Seule, face à ces enfants dont le quinzième est en train de naître, ces enfants qui la plupart la décevront à mesure des années.

À la Hofburg, Marie-Thérèse tient à accoucher aussi simplement qu'une bourgeoise de Vienne. Elle ne veut pas de l'étiquette de Versailles qui oblige, quelle offense, les reines à accoucher en public. À Vienne, on vit chez ces princes sans façon, à l'allemande. Elle y met autant de force qu'à régenter les hommes et les guerres. Le lit est nappé de linge, le médecin de la famille, le Dr Van

Extrait de la publication

Swieten, est près d'elle. Les couches se déroulent bien, mais il ne lui a jamais caché qu'il la trouve trop grosse. Sa Majesté et son impérial époux mangent trop. Une grossesse sur tant de poids, et la voilà énorme ! C'est là son seul vice : se gaver en famille de gibiers et de pâtisseries. Il n'aime pas sentir ce pouls trop accéléré, voir s'empourprer ces joues et ce menton que l'âge alourdit sans grâce. Cette lèvre du bas, la lèvre des Habsbourg, trop épaisse, celle du haut presque mignarde. Elle a gardé la beauté de ses yeux, mais l'effort embrume de fâcheuses fibrilles rouges le bleu exquis des prunelles. Elle porte un pudique bonnet de nuit pour retenir ses cheveux gris, autrefois si blonds. La chemise aux manches longues est à peine rabattue. Un drap et une couverture recouvrent le maximum de chair. La chair, cette honte, que de fautes rachètent les douleurs d'une couche ! Les bougies et les flambeaux éclairent mal. Le Dr Van Swieten, une fois de plus, fait confiance en la force de sa souveraine et en la grâce de Dieu. Il a saisi, sans s'être lavé les mains, la tête de l'enfant.

Le roi Marie-Thérèse a poussé un seul cri de bête forcée, celui de toutes les femmes en couches.

Comment la convaincre de se mettre au régime des petits bouillons ?

Elle a regardé la petite fille, sans émotion particulière. Son souci est de s'enquérir de sa santé. Une enfant ronde et rose, qui a heureusement crié. On l'a essuyée, vêtue de laine et de dentelles blanches. On la confie aux *ayas*, les gouvernantes qui prendront soin d'elle. Les prénoms avaient été décidés depuis longtemps. Si c'était une fille, elle se nommerait Maria Antonia Josepha Johanna. Marie-Thérèse va prier pour qu'elle vive au moins jusqu'à son baptême prévu le lendemain. On ne peut affermir un empire, une autorité maternelle, si on s'abaisse aux débordements d'une nourrice. Le Dr Van Swieten n'empêchera pas sa souveraine de se lever au lieu de se reposer. En moins d'une heure, changée de linge, réconfortée d'un vin chaud et sucré, elle est debout, à son bureau. Elle a même demandé à son dentiste de lui arracher une dent de gâtée, une de plus, une par enfant. Quinze dents en moins. Sa plus grande préoccupation est ce dossier du renversement des alliances, les lettres à dicter à son ambassadeur en France, Kaunitz. Elle a en tête le modèle paternel, Charles VI,

Extrait de la publication

luttant contre la France, sur les bords du Rhin et en Italie, au sujet de la Pologne.

Quel exemple, ce père dont elle a hérité la puissance de travail et l'inflexibilité ! Elle méprisera la montée du lait, cette poitrine si vaste, toujours bandée serré, sa grossesse perpétuelle. Sa lutte perpétuelle.

Elle a manœuvré afin que le roi de France ait enfin besoin d'elle. Elle prévoit que le roi de Prusse abandonnera sans vergogne Louis XV dont les cousins espagnols et italiens ne feront pas le poids. La grande heure de l'Autriche va sonner.

La petite fille rejoint l'appartement des enfants, au rez-de-chaussée de la Hofburg. On lui fait téter de l'eau sucrée.

Maria Antoine Josepha Johanna.

Quel signe est-ce là de naître au saint jour des Morts ? La petite fille – l'archiduchesse Madame Antoine – aurait-elle été conçue lors du chaste carême ? Le fougueux François Ier n'y regarde pas de si près. Libérée de cette couche, l'impératrice ne semble pas même amincie. Il y a si longtemps qu'elle a renoncé à toute séduction ! En vérité, elle n'y a jamais songé. Les coquettes la répugnent. Le plus grand des malheurs serait d'avoir des filles coquettes, étourdies, vaniteuses, occupées de toilettes et de bijoux. Un malheur mortel, elle le sait, elle le sent. Elle abhorre la futilité, jamais elle n'a eu envie de coiffures, de fanfreluches hors de prix. Au fond, l'habit d'homme lui eût parfaitement convenu ; y compris une armure. Veiller elle-même à ses champs de bataille, ses champs de gloire. La voilà depuis toujours emmurée dans cette robe à la polonaise, élargie sur les hanches, sans forme, un sac de soie et de laine noire, par tous les temps. La chevelure sans apprêt sous une mantille à œillettes, à son cou trop gras, un simple rang de perles. Qu'importe d'aller dans ces décents oripeaux. Son seul luxe sera un jour ce ruban blanc et rouge, en travers de sa poitrine, « l'ordre de Marie-Thérèse ». Le blanc, le rouge : l'Autriche. Elle supporte la couronne et un peu d'or à ses vêtements pour les grandes cérémonies. Toute coquetterie est une affaire de prostituée, un affreux danger pour une archiduchesse. Sa fille Marie-Caroline, de trois ans plus âgée que la petite Antonia, l'irrite, si jeune encore, de manifester tant de légèreté à se mirer avec complaisance à tous les miroirs. Marie-Thérèse méprise ce temps perdu à chanter, danser, se parer, poudrer ses joues et ses che-

veux, ces goûts à la française. Ces goûts que les maîtresses des Bourbons ont imposés dans cette pétaudière qu'est Versailles avec laquelle il lui faut composer, imposer l'Alliance. Sans doute faudra-t-il sacrifier à ces futilités pour réussir un mariage avec le futur Dauphin de France. Elle a tout sacrifié à son pays, elle a le sens de l'honneur et celui des économies. Oserait-on parler coiffures et diamants au roi Marie-Thérèse qui avait déjà sauvé l'Autriche du joug des Français quand ils occupaient Prague ?

Marier sa progéniture, engager le destin des plus jeunes relève d'une diplomatie aussi subtile qu'un traité de paix.

Cette fillette si rose, si elle ne meurt pas dans les jours qui suivent – qu'est-ce que la perte d'un nouveau-né face à celle de la Silésie ? –, exaltera un jour la devise de l'Autriche : *TU FELIX AUSTRIA, NUBE.*

Extrait de la publication

Chapitre 2

LA FILLE DU ROI MARIE-THÉRÈSE

Maria Antoine Josepha Johanna est baptisée, le 3 novembre, dans la cathédrale des Augustins, paroisse de la cour de Vienne. Un baptême à la fois grandiose et bon enfant. Le roi Marie-Thérèse tient beaucoup à la simplicité familiale. Lorsqu'on se promène au Prater, nulle étiquette, n'importe quelle voiture peut doubler les voitures royales. Le frère aîné de la nouveau-née, l'archiduc Joseph âgé de dix-sept ans, et sa sœur, l'archiduchesse Marie-Anne, quatorze ans, portent le bébé sur les fonts baptismaux. Ils représentent son parrain et sa marraine, le roi et la reine du Portugal.

Au fil de ses premières années, sa gaieté éclate, son rire est frais, sa vivacité sans relâche. Elle a inquiété sa mère à l'âge de deux ans. Elle a eu la rougeole. Or un enfant sur deux réchappe à cette maladie. C'était en 1757, l'année de l'attentat de Robert François Damiens contre Louis XV, l'acte d'un déséquilibré cristallisant le mécontentement des parlementaires, des jansénistes et d'une partie du peuple contre le pouvoir royal. Un petit coup de stylet, sans conséquence contre le roi qui s'apprêtait à quitter le Trianon et à monter en carrosse. Jugé à la prison du Châtelet, torturé sans répit, Damiens fut condamné au supplice de Ravaillac : le poing droit coupé, les chairs tenaillées et arrosées de plomb fondu, l'écartèlement.

— La journée sera rude ! criait le misérable, sanglé sur un lit

Extrait de la publication

de fer rougi. On lui avait arraché une centaine de lambeaux de peau.

Ainsi punit-on en France un régicide. On met à mort les manants par le supplice de la pendaison, les bourgeois et les sodomites sont punis par la roue, les aristocrates par la hache, et le bûcher est destiné aux sorciers. On pratique la question ordinaire et extraordinaire à la prison du Châtelet. On embastille par lettres de cachet les aristocrates, dans la grosse forteresse sise à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Le bourreau se nomme Charles Henri Sanson, il est aidé de ses fils, lesquels ne sont pas considérés comme des citoyens à part entière ainsi que les juifs et les comédiens.

Le roi Marie-Thérèse avait approuvé le supplice de Damiens. Chez les Habsbourg, l'idée d'un régicide (un matricide ?) est impensable. Rien ne doit, jamais, contester le pouvoir royal. Aux souverains d'être dignes de ce dépôt divin. L'incompétence, la prodigalité, l'étourderie, la faiblesse mènent les rois à l'échafaud. Charles Ier d'Angleterre avait durement payé sa faiblesse avec ses ennemis. Le peuple n'a pas plus de force et d'esprit qu'un enfant. Le roi *et* la mère Marie-Thérèse se doivent de les aimer avec la plus grande sévérité. Dieu a mis les souverains sur Terre pour s'occuper de ces enfants-là. Il convient, parfois, d'en châtier un rudement pour montrer l'exemple. Toucher à la personne sacrée du roi, c'est toucher à Dieu. N'est-elle pas la mère, mais aussi le père, de tous ces enfants du royaume ?

Aimer, éduquer, châtier.

N'est-elle pas la mère mais aussi la souveraine de ses seize enfants : l'année 1756, elle a encore accouché d'un fils, l'archiduc Maximilien. Madame Antoine partage ses jeux avec son aîné d'une année, Ferdinand, et le petit Maximilien. Elle leur préfère, à tous, sa ravissante aînée de trois années, Marie-Caroline. Marie-Josèphe, douce et jolie, est toute à ses fiançailles avec le roi de Naples. Le portrait du futur n'est guère avenant. Madame Antoine ne peut avoir de complicité et d'intimité avec ses aînés. Trop d'années les séparent. Joseph, né en 1741, se mêle sans cesse de sa vie : il la taquine, se moque d'elle mais tient un rôle de frère aîné. Un rôle qui l'agace au plus haut degré. Antoine a peu d'affinités avec Léopold, né en 1747. Marie-Amélie, née en 1746, Marie-Élisabeth en 1743, mais Dieu qu'elles sont âgées ! Tout

autant que Marie-Christine, née en 1742, et Marie-Anne (1738) qui la tenait sur les fonts baptismaux. Marie-Anne est abbesse de Prague, Marie-Christine, si peu entrevue, princesse de Saxe, Marie-Élisabeth, abbesse du chapitre d'Innsbruck. Marie-Amélie est duchesse de Parme et si Marie-Caroline, la sœur d'Antoine, devient reine de Naples, c'est d'avoir pris la place de sa défunte sœur Marie-Josépha.

On n'arrête pas pour si peu (le décès d'une archiduchesse) le destin de la maison des Habsbourg. Que dire de cette petite Marie-Jeanne morte à l'âge de douze ans dont Madame Antoine ne se souvient pas ? Ordre immuable, toute archiduchesse est interchangeable. *Tu felix Austria, nube.*

Madame Maman ne pardonne jamais rien. On lui avait volé, estimait-elle, outre la Silésie, les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla ainsi que le royaume de Naples. Ces royaumes avaient été donnés, suite aux guerres de succession de Pologne et d'Autriche, à ces branches cadettes des Bourbons, cette parentèle du roi d'Espagne qu'elle méprise. Le roi Marie-Thérèse persistera, contre vents et décès, à marier ses filles à ces roitelets pour récupérer ces royaumes qu'elle estimait siens. Quant à Madame Antoine...

Si elle la nomme d'un prénom déjà bien français, c'est qu'elle caresse un projet des plus ambitieux. Madame Antoine – Marie-Antoinette – régnera sur la France. Le roi Marie-Thérèse, aura ainsi enferré l'Europe en entier. Elle saura acquérir la complicité du duc de Choiseul, ce Lorrain aux idées libérales, amateur de jolies femmes, de bons mots, fervent lecteur des encyclopédistes, protégé de madame de Pompadour, allié idéal de l'impératrice. N'avait-il pas eu cette idée d'unir les Habsbourg et les Bourbons ?

Avoir des filles a du bon, suppute Marie-Thérèse. Elles valent mieux qu'une armée ou un troupeau pour acquérir une couronne.

Aimer, éduquer, châtier.

Elle n'a jamais fait donner le fouet à aucun de ses enfants. La crainte qu'elle inspire, ses méthodes (qu'elle pratique sans cesse en politique), une main de fer dans un gant de velours, font merveille. On la redoute sans qu'elle élève seulement la voix. Une voix douce, étouffée dans cette énorme poitrine, qui répète sans relâche toutes les hautes vérités familiales et impériales. Elle reconnaît tout bas la seule faiblesse à laquelle elle ne s'attendait pas : Madame Antoine, si blonde et si rieuse, a conquis son cœur

Extrait de la publication

désabusé. Antoine ravit son regard qui a dénombré tant et tant de morts pour que survive et triomphe l'Autriche. *Tu felix Austria, nube.* Elle ne veut pas qu'on tourmente sa fille cadette avec le récit du supplice de Damiens. Joseph, si brusque, si militaire, ne se prive jamais de la taquiner rudement. La petite a éclaté en larmes au récit de telles horreurs.

— On lui a arraché la langue avant de l'attacher, chaque membre à quatre chevaux, y compris sa tête. Les chevaux tiraient lentement, lentement ! Depuis le supplice de Ravaillac, le maladroit bourreau de France, Sanson, ne savait comment s'y prendre, on a donc dû découper au couteau les membres de ce Damiens. Au couteau, Antoine, vous m'entendez ? On dit que ce Sanson ne sait même pas pendre. Ses victimes gigotent dans tous les sens, il roue n'importe comment, son fils doit achever de décapiter les condamnés. Damiens, découpé en morceaux, les chevaux n'avançaient pas et...

La petite s'enfuit, les poings sur les oreilles.

— Méchant Joseph !

— Tête à vent ! Planche à pain ! éclate de rire le jeune homme, serré dans sa blanche culotte militaire, ses bottes en vernis noir et sa longue veste à brandebourgs.

Il préfère ce récit à tous les défilés militaires où les armées de sa mère avancent telle une horloge bien réglée.

Il régnera au décès de son père. Sa mère craint son despotisme et son goût pour les philosophes de France. Il ose avoir de l'admiration pour le roi de Prusse et pour ce Voltaire. Elle n'aime guère ce fils, futur empereur, si loin d'elle. À elle de rester le maître un maximum d'années, au moins le temps de faire de Madame Antoine une reine de France. Il sera toujours possible, ensuite, de se réfugier dans un cloître.

Chapitre 103 : ET CE FUT LA GUERRE 632
Chapitre 104 : ALLONS Z'ENFANTS 637
Chapitre 105 : LE 20 JUIN 1792 641
Chapitre 106 : LA JOURNÉE DU 10 AOÛT 1792 649

NEUVIÈME PARTIE : LA VEUVE CAPET 665

Chapitre 107 : MADAME À SA TOUR MONTE... 667
Chapitre 108 : ASSASSINS 671
Chapitre 109 : LA VIE AU TEMPLE 675
Chapitre 110 : LA RÉPUBLIQUE EST PROCLAMÉE 679
Chapitre 111 : LA MORT DU ROI 685
Chapitre 112 : LA RÉGENTE 692
Chapitre 113 : L'ENFANT VOLÉ 698
Chapitre 114 : LA CONCIERGERIE 705
Chapitre 115 : L'ŒILLET BLANC 712
Chapitre 116 : MACHINATION 721
Chapitre 117 : LE PROCÈS 726
Chapitre 118 : LE VERDICT 738
Chapitre 119 : L'ÂME BLANCHE 746

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été réalisé par

Mesnil-sur-l'Estrée

pour le compte des Éditions Flammarion
en octobre 2008

Imprimé en France
Dépôt légal : octobre 2008
N° d'édition : L.01ELKNFF7776.A002 – N° d'impression : 92262

Extrait de la publication